

Insistance

Naissance d'une Avant-garde

Alain Didier-Weill

et la réinvention de la psychanalyse

Dialogue avec Paolo Lollo

*PL: Paolo Lollo

*MGdB: Martine Glomeron

MGdB: Tu as été très impliqué dans le Mouvement *Insistance* ?

PL: C'est vrai. Alain me sollicitait beaucoup, et je répondais naturellement avec grand plaisir. Sa démarche m'intéressait beaucoup.

MGdB: Comment qualifierais-tu la démarche d'Alain? Le dernier mot que tu as écrit dans ton SMS d'hier concernant notre rendez-vous, c'était « phénomène ». Il y a eu un « phénomène Alain Didier-Weill »?

PL: Oui, quelque chose de l'ordre d'un événement extraordinaire que nous remarquons, une *évidence*. Il y a des personnalités très singulières qui sortent de l'ordinaire non seulement en tant que personnes, mais aussi en tant que philosophes. Alors quand nous rencontrons quelqu'un comme ça, nous nous laissons éblouir.

MGdB: Alain serait une exception dans le monde psychanalytique ?

PL: Oui, Alain a été une exception non seulement en tant que psychanalyste, mais aussi en tant qu'homme de notre temps, qui conservait au présent les qualités, le savoir et la sensibilité du Monde ancien. Monde qui reste à fondement de la civilisation occidentale en mettant au centre l'humain, sa spécificité et ses droits.

Il est peut-être important de dire que j'ai rencontré Alain, pour la première fois, en 2002, dans une conférence qui réunissait, rue Spinoza, à Paris, un psychanalyste, un musicologue et un rabbin, autour de l'articulation entre psychanalyse, musique et Kabala. Cette dernière n'a rien

de transcendant. Elle est à considérer comme un art de lire les textes à partir de la lettre, un art qui ouvre à une herméneutique singulière qui touche le réel et qui, pour cette raison, intéresse la psychanalyse. A cette occasion, en fin de soirée, j'ai accompagné Alain chez lui au boulevard Magenta, avec ma petite voiture italienne. Par la suite, cet acte de compagnonnage deviendra symbolique, puisque je vais continuer à accompagner Alain dans ses recherches pendant 15 ans. Depuis cette première rencontre avec Alain, rue Spinoza, où je participais régulièrement aux séminaires du Rabbini Marc Alain Ouaknin, mon intérêt se dirigeait vers *Insistance*, l'Association qu'Alain venait de fonder et à laquelle j'étais convié.

MGdB: *Insistance* a été créé à ce moment-là?

PL: *Insistance* venait d'être créé à ce moment-là, depuis quelques semaines. Quelques jours plus tard, je me retrouvais dans le café de l'Hôtel du Nord pour assister au Séminaire d'Alain, où il était question de Freud dans le contexte de la Vienne du début du XX^e siècle. Alain venait d'écrire une pièce de théâtre, *Vienne 1913*, où il mettait en scène Sigmund Freud qui reçoit en analyse un jeune homme antisémite. Parallèlement, la pièce dessine un autre personnage inquiétant, qui squatte les bancs du Prater en proposant aux passants ses tableaux prémonitoires, qui dessinaient la force virile par un trait marqué et violent. Le jeune peintre s'opposait à la légèreté du trait de la peinture sécessionniste, qui évoquait plutôt l'idée de faiblesse comme valeur, et qui renvoyait au féminin, à la sensualité qui dominait la peinture de l'époque. Le personnage est le jeune Hitler qui s'opposait aux valeurs qu'il considérait comme « dégénérées » de la peinture de Gustav Klimt. Avant de venir à Paris, mon rêve était d'aller vivre à Vienne, ville que j'idéalisais amplement à cause de ma passion pour la littérature et la philosophie de langue allemande.

MGdB: Où as-tu fait ta formation ?

PL: J'ai étudié la philosophie à l'Université de Padoue, en Italie. J'ai soutenu ma thèse avec le professeur Giangiorgio Pasqualotto sur la question du langage chez Friedrich Nietzsche et Robert Musil. A Paris, à la Sorbonne, j'ai suivi les cours de Jacques Bouveresse et de Sara Kofman dont j'étais assez proche. J'ai aussi étudié à Vienne avec une bourse de recherche du Ministère autrichien de la Culture, pour mener une étude autour de Fritz Mauthner, philosophe du langage, inconnu du grand public. Le destin m'avait conduit à Paris pour rencontrer Vienne autrement. Ce fut en effet une grande surprise de découvrir que la culture viennoise était vivante à Paris, dans le milieu des psychanalystes. J'ai constaté tout de suite, en assistant aux séminaires d'Alain Didier-Weill, une grande affinité entre sa recherche psychanalytique et mon parcours intellectuel. Mes études m'avaient conduit à m'interroger sur la question de la métaphore, en explorant des auteurs fondamentaux comme Nietzsche, Musil, Wittgenstein, Freud, ou encore Elias Canetti. Les questions qu'intéressaient Alain m'intriguaient énormément : comment le langage se greffe-t-il sur l'animal-homme? Comment l'enfant s'humanise-t-il grâce au langage ? Les penseurs viennois, Freud en premier, rencontrent l'émergence de l'inconscient en se confrontant à la question de la langue et de sa pluralité. Avec la littérature, la langue parle par le biais de la lettre. La psychanalyse se pose la question de qui parle. **Le sujet, l'inconscient, le sujet de l'inconscient ?**

MGdB: Pour Alain, la littérature jouait un rôle important?

PL: Oui, pour lui, *la littérature était l'art de la parole*, une parole invocante. Pour un psychanalyste, la parole renvoie à la lettre, et la lettre à la voix. Voici alors que le chemin de la littérature ouvre à la voix/voie, à l'inconscient, par cette petite porte, difficilement accessible qu'est la lettre.

MGdB: Nous entendons bien la lettre avec « *Insistance* » du fait de l'inSISitution.

PL: Une association de psychanalystes, une fois instituée, risque de se figer, de devenir anti-psychanalytique, avec ses statuts et ses rigidités, ses *statiq.cités*: un lieu mal habité, statique, éloigné de la vie. Une Institution, pour Alain Didier-Weill, doit *insister*, pour rester en mouvement, dans un devenir qui ne s'arrête pas, et qui reste dans un rapport avec le continuum du réel : « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire »¹, dans un mouvement infini qui décrit bien la façon d'opérer de l'inconscient. Celui-ci insiste, comme le réel et comme la mort insiste dans son inéluctable répétition. Mais le psychisme agit pour Alain par deux mouvements contraposés : d'un côté la nécessité, avec son continuum qui répète la même scène; et de l'autre côté la contingence qui arrête le continuum en produisant une nouveauté imprévisible, une création, une invention « ce qui s'arrête de ne pas s'écrire »². Une écriture de la nouveauté qui touche la chair étant produite par la voix, comme celle que Lacan portait dans ses séminaires. De ce point de vue, *InSISistance* n'est pas une association comme d'autres, mais un mouvement de création, un acte de création. Afin que cet effet du mouvement reste présent, il faut que ça insiste, que le sujet insistant insiste, que l'inconscient reste éveillé, je dirais Alain-Didier-Eveillé, c'est-à-dire éveillé à sa manière. Et avec Alain, ça insistait toujours avec la production d'un continuum qui ouvrait à une effervescence de nouvelles initiatives.

Mais comment articuler institution et inSISitution? C'est la difficulté de toute association psychanalytique. Dans une institution, nous observons qu'il y a un chef dominant, un maître qui est en général celui qui a donné l'impulsion à l'Association, qui l'a créée, mais qui devient bientôt celui qui l'empêche de devenir, d'évoluer, de se transformer. L'initiateur, l'agent du mouvement devient maître et, en même temps, fossoyeur du mouvement dont il a donné impulsion.

MGdB: Mais est-ce qu'Alain n'a pas été un chef, un chef de file?

PL: Oui, il a été un chef puisqu'il était l'agent de cette initiative *Insistante*. Il a créé un mouvement qui a donné impulsion à des formes nouvelles d'association, en créant InSISistance. Toutefois, il avait conscience de la fragilité de cette position de chef qui pouvait le transformer en maître, ou en un professeur qui répète toujours la même leçon avec le risque d'être frappé d'une certaine « f-rigidité », de devenir donc incapable d'inventer, de créer, de penser, de jouir de ses inventions. Alain se méfiait de tous les chefs, même de lui-même en tant que chef. Il se méfiait surtout du chef qui est en chacun de nous: le surmoi. Un chef d'école risque de devenir chef d'école militaire qui, à la place d'inventer, de créer de nouveaux signifiants, utilise la parole et le savoir comme une arme de soumission ou comme moyen pour conquérir des positions convoitées et socialement en vue. Bref, des territoires symboliques de prestige. Pour cette conquête, le chef surmoïque utilise le langage comme une arme, comme un tank qui permet d'envahir, de détruire les territoires ennemis, et pas pour créer. Alain soulignait ce danger, faisait allusion à l'Association de Jacques-Alain Miller, à son travail de vulgarisation des

séminaires de son beau-père, Jacques Lacan. Il s'agissait d'une œuvre de réduction, de simplification du discours de Lacan qui ne voulait pas devenir un maître. Ce travail de vulgarisation opéré par Miller a certes été utile, peut-être nécessaire, mais il a produit une Association, la Cause Freudienne, qui n'insiste pas, qui n'invente pas. Elle est une « congrégation » professionnelle qui conserve les acquis de la psychanalyse, sans être en mesure de les réinventer.

Alain Didier-Weill était un chef conscient de la difficulté et du danger de recouvrir le rôle de guide. Il savait que le surmoi est toujours prêt à prendre le pouvoir et à mener le sujet par le bout du nez. C'est à chacun de nous d'inventer une relation vivable avec notre surmoi. Une relation qui ne soit pas de l'ordre de la soumission. Une relation paritaire où les instances de notre psyché puissent jouer un rôle important d'équilibre, une sorte de contrepouvoir. Alain partageait la direction d'*Insistance* avec la « Dritte Person », une instance que j'identifierais avec l'inconscient en formation de chaque psychanalysant. La Dritte Person, dans son rôle anti-institutionnel, était donc, en même temps, secrétaire, trésorier et Vice-Président d'une Association qui n'obéissait pas aux règles formelles, et qui était semblable plutôt à un cercle d'intellectuels, comme ceux qui existaient à Vienne au début du XXe siècle.

Cette façon de partager les responsabilités et les charges entre membres de l'Association, la pluralité de sa gouvernance, nous font comprendre la radicalité de la démarche de cette InSISitution. La parole d'Alain était toujours à l'écoute du réel et de l'inconscient de chacun d'entre nous. De plus, il nous faisait confiance. *Il faisait confiance non pas à nous, mais à notre inconscient.* Sa disponibilité sans limite, son écoute fine, sa parole précise nous étonnaient, nous fascinaient. C'était bizarre (*Unheimlich*) de faire partie non pas d'une institution psychanalytique quelconque, mais d'une InSISitution, c'est-à-dire d'un cercle associatif fondé sur un transfert de travail soutenu par le désir de faire émerger des signifiants nouveaux, par le biais d'une recherche insistante. La nouveauté ne peut que surgir des cendres du Phoenix, de la mise à feu du sens. Le Mouvement InSISistance naît de l'écoute et de la parole d'un psychanalyste génial, qui découvre que l'insistance n'est pas seulement une figure de style, mais aussi une manière de transformer la répétition en instrument de création. Comme le chercheur d'or, l'analysant creuse, et creuse à la recherche d'une pépite, c'est-à-dire d'un signifiant capable de *donner sens à tous les autres signifiants* maintes fois répétés et désormais usés, privés de leur charge active. Ce signifiant nouveau actif, même radioactif, est en rapport avec le réel du sujet, avec son Inconscient. Cette démarche productive, ses modalités d'invention, ses finalités créatives me permettent de comparer Insistance à un Mouvement d'Avantgarde artistique qui mettrait au centre de sa recherche l'inconscient et les découvertes de la psychanalyse.

MGdB: Dirais-tu que la recherche d'Alain Didier-Weill tourne autour du Réel?

PL: La parole d'Alain était éblouissante puisqu'elle faisait appel au réel, il le convoquait. Quand le réel répond par des résonances, il produit des effets de sidération, de ravissement et de sublimation. Pour leur proximité à la sublimation, les artistes étaient les bienvenus à *Insistance*. Ils étaient pour Alain ceux qui ouvrent l'accès au réel. Ils en sont les témoins et ceux qui le font vibrer. Le réel est leur nourriture, et pour cela ils partageaient ainsi le même banquet qu'Alain, qui se disait être, en tant que psychanalyste, toujours à l'école des artistes. Ils sont donc les

maîtres de l'école de psychanalyse inventée par Alain. Je pense à la contribution que Jean Daviot a donnée à *Insistance*, avec son travail artistique qui met en relation *langage et lumière*. Sa contribution à *Insistance* a été fondamentale, comme celle du

« plus que musicien » Dominique Bertrand.

La recherche philosophique d'Alain a été une recherche pure. Sa curiosité visait la révélation, le dévoilement de ce qui est invisible. Puisque le réel se cache par définition, nous ne pouvons pas entendre l'inouï, ni rencontrer l'immatériel, ou percevoir l'invisible. Nous pouvons seulement y faire allusion, en faire signe. De cette impossibilité de rencontrer ce qui ne se laisse pas saisir, nous pouvons en faire œuvre d'art. Donc ce qui est en jeu n'est pas l'apparence, mais ce qu'elle cache, le réel : « ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire »³.

Alain Didier-Weill ne se limitait pas à saisir les phénomènes, leur apparence, mais il visait l'au-delà de la chose qui, en se cachant, garde jalousement son secret sacré. Il avait un accès direct au réel, et il essayait de le faire surgir *en le provoquant*, en *l'invoquant*.

MGdB: C'est le réel en lien avec la lettre, qui a intéressé Alain ?

La lettre est en rapport avec le réel, puisque son origine est l'onomatopée. Elle reproduit, dans une mimesis créative, une sonorité qui vient du réel. Elle possède des qualités, peut être sonore ou sourde, explosive, occlusive etc. La lettre a un rapport avec le réel, elle est un effet du réel. Nous ne pouvons pas écrire le réel, toutefois nous pouvons le mimer, c'est-à-dire que nous pouvons le reproduire avec un son; nous pouvons lui prêter une forme, entre autres, par la voix, et ensuite par la parole et le concept.

Ma rencontre avec Alain a été possible grâce au phénomène de résonance, qui est une forme de mimesis. J'ai habité à Vienne pour pouvoir rencontrer Alain à Paris. Le réel est là où ça résonne. Et pour moi, il a résonné à Paris, dans un contexte qui m'évoquait Vienne.

Comme dit Nietzsche, nous ne pouvons pas connaître, mais seulement reconnaître. Reste énigmatique la question de *comment nous pouvons reconnaître quelque chose que nous ne connaissons pas*. Vienne resurgissait pour moi à Paris. Il me fallait tout un voyage réel, psychique et métaphorique, non seulement pour reconnaître Vienne à Paris, mais pour reconnaître en moi quelque chose qui insistait et qui me faisait vibrer.

MGdB: Tu pointes là le réel qui fait rencontre ?

PL: Nous nous déplaçons dans l'espace et dans le temps en emmenant avec nous tout un monde d'expériences et d'histoires qui nous transcendent, nous échappant également. Néanmoins, jamais je n'aurais reconnu un penseur de la valeur d'Alain Didier Weill, si je ne l'avais pas déjà rencontré ailleurs, à Padoue, et à Vienne, à Paris. Sa valeur est liée au cheminement culturel qui nous vient de loin, et qui renvoie à des civilisations fondées sur l'humain.

Jérusalem, Athènes, Rome. Ce sont les trois « massifs » civilisationnels auxquels Alain fait référence dans sa recherche humaniste, philosophique et psychanalytique. Jérusalem représente le massif hébreu et la civilisation du livre, Athènes le massif grecque, lieu où naît

la philosophie; et Rome le massif chrétien. Les trois villes sont l'origine de trois principes qui se sont concrétisés dans l'histoire avec la Révolution française : liberté, égalité, fraternité. C'était toutefois la liberté qui intéressait particulièrement Alain, puisqu'elle est le moteur de l'Histoire. Au cœur du livre des livres, la bible hébraïque, est inscrit un événement symboliquement réel qui détermine la civilisation occidentale et qui a séduit et inspiré Alain: la libération des juifs de l'esclavage, en terre d'Égypte. Cette libération représente le modèle de la lutte pour l'émancipation des peuples de toute soumission, mais aussi le modèle de l'émancipation psychique que la psychanalyse propose.

MGdB: Et dans quel cadre s'exprimait cette liberté à *Insistance* ?

PL: Il était question de cette liberté dans les réunions d'*Insistance* qui se tenaient chez Alain au boulevard Magenta, deux ou trois fois par mois, des soirées de discussions et de débats qui pouvaient se prolonger jusqu'à deux heures du matin. Il était d'abord question de liberté de parole, puisque chacun pouvait exprimer ses idées en grande liberté, sans être censuré par un maître. Puisque pour Alain, il était question de penser librement, d'inventer, de s'éloigner des idées reçues. L'invention était une valeur même au risque d'hérésie. Et même l'hérésie devenait une valeur en soi et était accueillie par Alain avec sympathie, puisqu'elle pouvait ouvrir de nouvelles pistes à la pensée. Ce qui *insistait*, à *Insistance*, c'était la *liberté*.

Aux soirées, boulevard Magenta, participait un groupe d'artistes et de psychanalystes fidèles aux rendez-vous, parfois hebdomadaires. Aux rencontres, participaient, à tour de rôle, des invités extérieurs: des psychanalystes ou des artistes qui étaient connus pour leur créativité. Ils étaient très contents de découvrir chez *Insistance* une écoute et une parole singulière plutôt vive et foisonnante d'idées. Impossible d'écrire ici la quantité et la variété des rencontres d'*Insistance*. Je rappelle, toutefois, qu'à côté de ces rencontres du mercredi, il y avait chaque mois un rendez-vous au théâtre Mouffetard pour le séminaire d'Alain. Il articulait son éblouissante pensée théorique, celle d'un penseur qui n'a pas encore une place dans le panthéon des philosophes contemporains. A mon avis, Alain Didier-Weill n'est pas encore reconnu à sa juste valeur. Cela vaut la peine de raconter l'histoire et la genèse de quelques rencontres qui ont marqué l'histoire d'*Insistance* mais aussi la vie intellectuelle de Paris. Dans les réunions du mercredi, boulevard Magenta, il était question aussi de l'organisation des événements culturels d'une grande portée politique.

MGdB: Peut-être peux-tu en donner des exemples?

PL: Quatre événements en particulier ont mis au travail *Insistance*. Il s'agit de quatre manifestations que je qualifierais d'hérétiques: deux colloques sur la question de l'Universel, et deux mises en scène vraiment surprenantes. Trois de ces rencontres ont eu lieu à l'UNESCO, à l'occasion de la Journée Mondiale de la Philosophie. Pour cette célébration récurrente, la directrice du secteur *Sécurité humaine, Démocratie et Philosophie de l'UNESCO* a confié à la *Revue Insistance* pour trois années consécutives, la charge de célébrer l'importante journée, avec 3 événements singuliers, sous l'égide de la très symbolique Organisation mondiale. Quel

honneur pour Insistance qui était ainsi reconnue comme Partenaire de l'Unesco, Institution singulière fondée après la Seconde Guerre Mondiale, pour marquer la centralité de l'Universel. Cette idée, capable de rassembler les peuples dans le but de promouvoir la paix dans le Monde, est devenue nécessaire après l'invention de la bombe atomique. Le signifiant *Universel* caractérise donc l'Unesco, et en même temps Insistance, l'association de psychanalystes et d'artistes. Ce qui insiste, en cette dernière, c'est en effet un Universel qui, pour exister, doit continuellement se renouveler. L'acte analytique, comme l'art et la politique, doit se renouveler et procéder à une création continue. C'est cette nécessité de création qui est la marque de l'Universel, caractérisant l'agir humain, qui opère en faveur de la vie, donc pour la paix. La rencontre entre Unesco et Insistance, en 2007, nous est apparue, de fait, nécessaire. Une rencontre qui confirme que l'Association fondée par Alain Didier-Weill occupe une place éminemment politique, en répondant aux questions qui préoccupent le Monde.

C'est ainsi qu'en novembre 2007, Insistance met en scène dans l'Auditorium de l'Unesco, à Paris, une pièce philosophique d'Alain-Didier Weill: *Histoire de la pensée des droits de l'homme*. La pièce, en donnant la parole aux philosophes anciens et modernes, trace les chemins philosophiques et politiques qui ont mené à la déclaration des droits de l'homme. Dans l'espace théâtral de l'Unesco, à Paris, siègent des psychanalystes, acteurs non professionnels, formés et dirigés par le célèbre metteur en scène Daniel Mesguich. Ils prennent la parole et parlent au Monde. Ça a été un grand succès, à tel point que l'Unesco confiera à Insistance les colloques sur l'Universel pour la journée Mondiale de la philosophie de 2008 et de 2010.

MGdB: Mais comment êtes-vous arrivés à l'Unesco? Comment a-t-il été possible que la psychanalyse entre à l'Unesco, institution qui réunit les délégations diplomatiques de presque 200 pays, pas tous informés de l'existence de l'inconscient?

PL: Déjà, en janvier 2007, nous avons organisé, à la Sorbonne, un événement vraiment singulier qui avait marqué les esprits. Il ne s'agissait pas vraiment d'un colloque, mais de la mise en scène d'un hypothétique procès à Sigmund Freud, orchestré par la Convention révolutionnaire de 1792, reconstitué par des psychanalystes, réunis pour l'occasion à la Sorbonne. L'Assemblée voulait trancher sur la question: Sigmund Freud et la psychanalyse sont-ils révolutionnaires, ou contre-révolutionnaires? Bref, les Révolutionnaires devaient-ils couper la tête de Freud, ou bien l'épargner?

Le faux procès de Freud, comme je l'ai dit, se déroula dans un grand amphithéâtre de la Sorbonne. Chaque célèbre révolutionnaire, interprété par des psychanalystes et des artistes, membres d'Insistance, exposait ses arguments en défense ou en accusation de Freud qui était forcément absent puisqu'il n'était pas encore né. Chaque acteur avait choisi de jouer le rôle d'un personnage historique et avait écrit le relatif plaidoyer. Alain interprétait Robespierre, moi son ami Saint-Just. D'autres collègues interprétaient Danton, Marat, Sade, Olympe de Gouges, etc. Le procès imaginaire réunit à la Sorbonne un public nombreux, pas seulement de psychanalystes. Ça a été un grand succès. Quelques semaines plus tard, j'ai dû constater qu'un diplomate de l'Ambassade italienne était au courant de l'événement de la Sorbonne et des activités culturelles d'Insistance. J'étais à l'époque attaché à l'Ambassade italienne de Paris, et

comme tel en contact avec des collègues de la Délégation italienne de l'Unesco. Grâce au Conseiller d'Ambassade, Patrizio Fondi, et à l'amie Marina Misitano de la délégation italienne à l'Unesco, il a été possible pour Alain et moi de rencontrer la directrice du secteur Philosophie et droits de l'homme de l'Unesco. Nous lui avons proposé de jouer la pièce philosophique d'Alain Didier-Weill, à l'Unesco même.

Je tiens à témoigner ici que ce fut la diplomatie italienne qui a soutenu le projet et l'a rendu possible. C'est grâce à ce soutien qu'Insistance a obtenu le parrainage de l'Unesco, et non grâce à la diplomatie française. A la suite de ces contacts, suivirent des rencontres d'échange avec des représentants de l'Unesco et d'Insistance.

Le 15 novembre 2007, à l'occasion de la journée Mondiale de la philosophie, Insistance, avec la troupe d'acteurs psychanalystes, jouait dans la grande salle du siège de l'Unesco la pièce qu'Alain venait d'écrire: *Histoire de la pensée des droits de l'homme*. Le célèbre metteur en scène Daniel Mesguich assura non seulement la mise en espace de la pièce, mais aussi la formation des acteurs. Ce fut un très grand succès public et politique. Insistance, avec sa revue dont le sous-titre est « Art, psychanalyse, politique » entre ainsi dans l'Histoire de l'Unesco.

Après ce deuxième exploit théâtral, Insistance organisera deux grands colloques à l'Unesco, à l'occasion de la Journée mondiale de la philosophie, en novembre 2008 et en novembre 2010 (sur les thèmes des Droits de l'Homme et de l'Universel).

En me souvenant de cette période de débat, d'étude et d'invention, je me rends compte qu'Alain était infatigable et qu'il nous faisait bosser comme des dingues. Nous travaillions de manière fébrile, portés par l'enthousiasme. Insistance n'était pas une association comme les autres. Non, elle était autre chose. Quelqu'un avait suggéré de la définir comme un club. Moi, je préfère la définir comme un laboratoire.

MGdB: Quelle est la différence entre une association, un club et un laboratoire?

PL: Une association a une structure qui obéit à certaines règles formelles. Un club n'est pas organisé d'un point de vue formel. Il est vrai qu'Alain dirigeait Insistance, *ce qu'il fallait faire, comment il fallait le faire...* Ça ne fonctionnait pas comme une association classique avec un président, un secrétaire, un trésorier. La place du trésorier fonctionnait pour les cotisations mais nous avions du mal à faire les assemblées et prendre des décisions organisationnelles. Nous discussions de philosophie, de psychanalyse, mais jamais de questions pratiques alors qu'il fallait résoudre des problèmes contingents. Un laboratoire est un lieu où on fait des expériences chimiques, ou bien des expériences de pensée. *Insistance était un lieu expérimental de la pensée et de la parole*. Elle était une Association de psychanalystes qu'aujourd'hui je définirais d'Avant-garde, dont la devise pourrait être la suivante : « Se laisser enseigner par le réel ». En générale, une association, même une Institution, soit-elle étatique, ont la tendance à fuir le réel, et à se figer dans des formes stériles qui empêchent la rencontre avec le Monde. Cette tendance à son origine, à mon avis, de la peur à se confronter avec l'Altérité, peur de la mettre en discussion, peur de se comporter en hérétique face aux dogmes et aux vérités données par acquises.

MGdB: Comment faire vivre la pensée d'Alain, comment faire revivre la méthode Insistance?

PL: En tant qu'InSistution, Insistance avait des défauts car le fait d'insister, c'est-à-dire de répéter, produit des effets, et nous ne savions pas vraiment quand il y avait nouveauté. Nous ne pouvions le savoir seulement après coup, et parfois même trop tard.

Parfois, nous nous attendions à un certain retour des collègues psychanalystes et nous remarquions qu'ils n'étaient pas toujours là. Alain n'était pas entendu jusqu'au bout par ses pairs, par le monde intellectuel qu'il côtoyait. De ma part, je pensais que son travail méritait une mise en valeur, par exemple avec un prix, pour son exception. Je pensais au prix Nobel de Littérature ou au prix Holberg pour les Sciences Humaines. Même si beaucoup de monde avait compris l'importance de l'œuvre d'Alain, personne n'a osé crier sur le toit que son œuvre était exceptionnelle, et qu'il méritait une place importante dans l'histoire culturelle de l'Occident!

La pensée d'Alain est tellement subtile et aiguë qu'elle produit aussi une certaine sidération. Elle demande un deuxième temps de réflexion pour être comprise, dans toutes ses articulations. Le deuxième temps d'Alain Didier-Weill est en train de commencer. Il s'ouvre au futur, par une lecture nouvelle de son œuvre exceptionnelle.

MGdB: Quel était donc ce manque à Insistance ? Au téléphone, tu m'as dit que tu étais dans une sorte de filiation avec Alain en créant ton association. La création de *Corpo freudiano Paris* t'a rendu autonome?

PL: Oui, une autonomie qui permet de créer à partir de l'enseignement du père. Il n'est pas question de nier le père, mais de continuer sa propre recherche à partir de ses enseignements. C'est la façon habituelle de faire, nous partons de la maison à 18 ans et nous gardons avec nous les enseignements. *Corpo freudiano Paris* est né de la constatation que c'était très difficile d'accueillir, dans les rencontres avec Alain, des jeunes qui se reliaient à son discours.

Ce qui manquait à Insistance, c'était un moment de formation fondamentale pour de jeunes psychologues qui auraient dû, plus tard, approcher la pensée d'Alain pouvant être difficile pour qui ne connaît pas le langage de la psychanalyse. Nous pouvons prendre l'exemple du Brésil où les associations sont fréquentées par de jeunes psychologues en analyse qui, à 25 ans, reçoivent quelques analysants. Mes voyages au Brésil m'ont bien fait connaître les associations sœurs de *Corpo Freudiano* et m'ont donné l'idée de faire un peu comme elles, c'est-à-dire ouvrir des rencontres sur des concepts fondamentaux de la psychanalyse. J'ai pris en compte cette grande ouverture qu'Alain avait, concernant l'écoute de la parole de chacun, d'où il parle. Toute parole est entendable, toute parole est qualifiée à s'exprimer. Il n'y a pas de bêtises dans une école qui écoute la parole, chose qu'Alain nous a apprise. Toute parole est intéressante, puisqu'elle y exprime quelque chose de l'Inconscient. Depuis 2016, à *Corpo Freudiano Paris*, il y a des rencontres sur des concepts attachés à la psychanalyse. Chacun parle à partir de son point de vue, ça peut être un point de vue d'analyste, un point de vue d'analysant, un point de vue culturel si on n'est pas en analyse. *L'idée est d'accueillir la parole.*

Je viens d'écrire un texte sur l'articulation entre *Insistance* et *Corpo Freudiano*, une articulation exprimée par le fondateur de Corpo Freudiano à Rio de Janeiro, Marco Antonio Coutinho qui est alaindidierweillien de la première heure, car il a depuis fort longtemps bien entendu ce qui

s'est passé du côté d'Alain Didier-Weill. D'ailleurs, le premier livre d'Alain Didier-Weill de 1988 a été publié au Brésil et non en France. Mon premier livre a également d'abord été publié au Brésil, puis en France. C'est donc intéressant d'imaginer que le Brésil écoute et entend la psychanalyse qui se déroule à Paris, plus rapidement qu'en France. Le livre d'Alain, *Les trois temps de la loi*, sera publié en France après la publication des articles en forme de livre, au Brésil, en 1988.

MGdB: Comment continues-tu à élaborer la pensée d'Alain?

PL: La pensée d'Alain mérite une réflexion sérieuse, une élaboration à la hauteur de sa complexité. Je suis conscient d'être loin de saisir tous les éléments de cette complexité. Il y a différentes pistes mais je pense que mon intérêt se situe dans la tentative de trouver un chemin; mais il y en a plein. Pendant longtemps, après la mort d'Alain, je me suis tu et peut-être il me faudrait encore me taire pour ÉCOUTER vraiment son œuvre, pour saisir la portée de sa pensée. Me taire, donc, et écouter davantage.

A ce propos, une anecdote sur Alain me vient à l'esprit. Nous sommes en juin 2016, dans une salle de conférences de la Maison de La Grèce, à la Cité universitaire, où a lieu une des dernières rencontres organisées par Insistance, sur la question du *pouvoir* et de la *politique*. De nombreuses personnes sont à l'écoute des intervenants. Soudainement, le système d'amplification ne marche plus. Les microphones sont abandonnés. Je suis assis au quatrième rang, je me rapproche de la table des conférenciers et je tends l'oreille. Alain, loin derrière moi, tout au fond de la salle, marche inquiet. Je me dis qu'il n'entend rien. Pourquoi ne s'approche-t-il pas? Pourquoi ne prend-il pas la parole? Pourquoi se tait-il? Le dernier conférencier termine son propos. Alain s'approche de la table et, comme il le faisait souvent, prend la parole pour répliquer avec une justesse et une finesse éblouissante, à tout ce qui avait été dit pendant la matinée. Alors que j'entendais à peine les intervenants qui se trouvaient à deux mètres de moi, lui, à dix mètres, il avait tout entendu. Comment expliquer ce phénomène d'hypersensibilité à l'écoute? Je n'ai pas une réponse claire à proposer, toutefois je pense que pour Alain Didier-Weill, écouter ne voulait pas dire recevoir passivement un son, le capter pour l'enregistrer, le rendre prisonnier en nous.

Pour Alain, écouter était une activité qui nous fait vibrer et, en même temps fait vibrer le monde au-delà de notre espace intime. L'écoute, au même moment qu'elle nous permet de recevoir, elle donne, elle émet. Par cet aller-retour du son, l'écoute produit une résonance qui met en mouvement le sens et transforme le message par le simple effet d'un jeu de transfert mettant en relation les idées. Écouter est un processus complexe, un phénomène qui échappe à notre entendement. Notre écoute nous écoute, et écoute le Monde: le réel qui se manifeste par des vibrations. En écoutant, nous sommes écoutés par l'oreille du réel, une oreille absolue qu'Alain possédait. Nous accueillons le son qui vient à nous d'un ailleurs énigmatique, il nous envahit, il nous entend. J'entends la pulsion invocante comme la rencontre entre le son que nous recevons et celui que nous renvoyons. Cette rencontre produit une vibration qui, en tant que tension entre émetteur et récepteur, agit et produit l'écoute fine d'Alain. La vibration crée notre écoute, c'est elle qui agit: c'est le réel. Il s'agit de quelque chose comme d'une oreille inversée pour laquelle nous recevons, non pas parce que nous sommes des récepteurs, mais parce que nous sommes reçus et entendus par cette oreille du réel. Nous sommes reçus par un

récepteur absolu. Je pense à l'idée de réception suggérée par la kabbala, mot qui signifie « recevoir ». La Kabbalah est une pratique qui permet de recevoir des fragments d'infini. Elle se fonde sur l'hypothèse qu'il y a un au-delà du fini, hypothèse qui permet à Alain Didier-Weill d'imaginer l'existence d'un au-delà de l'inconscient. Selon le kabbaliste Izac Louri, Dieu, une fois le Monde créé, se retire (Zimzum) pour laisser un espace de liberté aux hommes, une liberté de décider de leur destin. Dieu, l'absolu, se retire pour permettre aux hommes de respirer, de vivre, de parler. Il fait le vide, le silence pour que les humains puissent parler. C'est une gentillesse de Dieu de ne pas rester à encombrer le Monde et ainsi empêcher les hommes de faire la fête, comme ils le désirent. Toutefois, Dieu se retire, mais pas complètement. Il ne laisse que des rayons de lumière traverser le Monde et agir. Ces rayons traversent le cœur et rentrent par la voie royale de l'alphabet dans le langage et dans la langue. C'est aussi la raison pour laquelle les mots chantent, c'est-à-dire possèdent une voix. (citation).

MGdB: Mais pourquoi Alain, dans cette rencontre, se tenait-il à distance de la voix de ceux qui énonçaient? Pour écouter l'inaudible, pour voir les invisibles traces lumineuses?

PL: Il se mettait à une certaine distance de la chose pour écouter l'inouï. Nous ne pouvons pas saisir l'immatériel, inutile donc de s'y approcher et d'essayer de le capturer. Mieux vaut l'approcher par notre inconscient qui entend, voit, aperçoit, écoute des fragments de sens même à une distance infinie.

MGdB: En commençant notre dialogue, tu parlais d'un « phénomène » Alain Didier-Weill?

PL: Quelle est la racine de « phénomène »? Le sens, je dirais. Il renvoie à quelque chose qui revient à la lumière, qui apparaît, qui se dévoile. Dans le mot « phénomène », il y a du « nomen ». Nomen, c'est le nom du Père. Le Nom-du-Père d'Alain, Weill, qui a été effacé de ses documents d'identité pendant la Seconde Guerre Mondiale, et qui a continué d'exister dans l'inconscient d'Alain, à tel point que, une fois devenu adulte, psychiatre, élève de Lacan, il a voulu le récupérer. Il l'a reporté à la lumière, avec la tragédie des persécutions nazies et du petit enfant Alain Didier, caché dans un internat de bonnes sœurs.

MGdB: Je ne suis pas étonnée qu'il y ait plein de chemins à explorer concernant Alain. Puisque tu disais que tu avais besoin de temps, cela montre la complexité du personnage.

PL: Je peux ajouter une anecdote. Quand Alain écrivait, même par SMS, il signait toujours *Jimmy*. Ce n'était pas Alain ou Alain Didier-Weill, son prénom ou son nom officiel. Cette signature *Jimmy* n'était pas superficielle, elle signifiait beaucoup de choses. D'abord c'était *ton Jimmy*, ça avait un rapport familial, ou amical. Ensuite, Jimmy est un personnage très drôle d'une de ses comédies. C'est un extraterrestre envoyé sur terre par un groupe, une institution de scientifiques d'une autre planète qui observent les terriens depuis des années, et qui comprennent presque tout de leurs bizarres coutumes, sauf la question de l'amour. Qu'est-ce que l'amour, pour les habitants de la terre? Pour cela, ils envoient sur terre un émissaire qui s'appelle Jimmy. Très beau garçon, avec du potentiel pour séduire les femmes et pour comprendre en retour ce phénomène de l'amour. Tout est étrange sur terre. Il ne comprend pas pourquoi les terriens s'habillent avec deux tubes sur les jambes. Ce déplacement de point de vue fait que tout devient bizarre. Et reste pour lui l'énigme: qu'est-ce que l'amour? Jimmy a

du mal à accomplir sa mission : l'amour reste inaccessible à l'observation. Un jour, il rencontre une femme, il tombe amoureux. Il ne répond plus aux questions des scientifiques. Il est comme devenu fou, il a perdu tout le contrôle. Cette histoire de science-fiction comique en dit beaucoup sur Alain Didier-Weill, sur son sentiment d'étrangeté et d'étonnement vis-à-vis du Monde.

MGdB: Avec ce que tu appelles « anecdote », cette histoire de Jimmy, tu es passé, peut-être, de la psychanalyse au théâtre. Qu'est-ce que tu pourrais dire du Alain Didier-Weill théâtral?

PL: Je peux dire que le théâtre est une ouverture de la pensée, par sa mise en scène féconde, puisqu'il fait surgir l'acteur. Le théâtre fait naître un sujet qui éprouve des sentiments, qui agit et qui s'étonne. Le théâtre, c'est la pensée mise en pratique, pensée vivante pourvue de souffle et de perspective. *La scène se présente comme un trou, un vide d'où peut surgir, comme par enchantement, des éclats de pensée nouvelle.* Alain n'écrivait pas de tragédies, il écrivait des comédies dans lesquelles nous pouvions beaucoup rire. *Vienne 1913* n'est pas une tragédie, même si ça mène à une tragédie.

Plus que les actes manqués, ce sont les mots d'esprit qui intéressaient Alain. Esprit dans tous les sens du terme. L'esprit, par exemple, qui domine une pièce philosophique singulière dans laquelle il fait dialoguer Dieu et Satan, l'ange déchu. *Mémoires de Satan*, c'est le livre le plus inquiétant et le plus malin que je n'ai jamais lu. Je rappelle le sous-titre: *Essai sur la manière de bien faire le Mal et de mal faire le Bien*. Là, on s'aperçoit que c'est un génie qui écrit et qui pense. Un génie proche des sphères célestes qui a accès à un savoir dans le réel. Dans le dialogue tendu entre Dieu et Satan, ce dernier tient tête aux syllogismes de Dieu, à ses raisonnements raffinés. Les répliques de Satan, très réfléchies, nous apparaissent presque comiques tant elles sont follement rusées! En tout cas, Satan nous apparaît plus malin que Dieu. Le mot malin est là pour définir l'intelligence, la ruse, les jeux de mots auxquels se livre l'inconscient.

MGdB: C'est la pulsion de mort?

PL: ...qui gagne? Oui, puisqu'on est obligé de mettre au centre de notre vie des bouts de réel, et rien n'est plus réel que la mort. Il est raisonnable d'en sourire, pour le symboliser avec un mot d'esprit. Jimmy nous enseigne à prendre la vie de manière joyeuse. Il nous apprend à en rire, à nous étonner des grandes et des petites choses. À en jouir, quand c'est possible. Je souligne le mot *Possible* qui me pousse à imaginer une danse entre pulsion de vie et pulsion de mort. Deux pulsions opposées qui persistent grâce une entente, un accord, qui se trouvent dans un commun mouvement de danse.